Document generated on 07/17/2025 8:04 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les vertus de l'exercice

Gilles Pellerin

Number 109, Spring 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65926ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (2012). Les vertus de l'exercice. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 61–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les vertus de l'exercice

Gilles Pellerin

JE ME SUIS DONNÉ du mal, il n'y a pas à dire. D'abord le cueillir à sa sortie de chez lui, dans la pénombre glaciale du petit matin. Ce qui tombait dans la nuit beige hésitait entre neige et pluie. Il bénéficie de la formule des horaires variables, il ne part pas au travail à heure régulière, d'où l'attente, les pieds gelés, le nez qui coule. Mais parlons plutôt de lui.

Il sort de la maison d'un pas alerte. Normalement, je parlerais de son pardessus noir, d'assez belle coupe, pour en tirer une amorce de portrait. Mais son Thermos de café occupe tout le champ de vision, hideuse forme oblongue aux armes d'un réseau de comptoirs où l'on vous promet café frais, muffin frais et bonheur frais, temple de la démocratie où des politiciens se font photographier en se donnant pour serveurs pour une clientèle réjouie.

Le café comme un viatique que porterait un prêtre trotteur à un mourant, j'avoue que j'ai assez horreur de cela, sans arriver à m'expliquer ma répulsion, sinon que boisson et trottoir ne vont pas ensemble, ceci pour la déambulation urbaine, cela pour l'intimité du lever, la promiscuité d'une équipe de travail penchée sur un dossier, la convivialité tacite d'un estaminet où règne une impression de désordre, mobilier éraflé, déco dominée par un mur de briques où l'on a barbouillé un menu à la craie sur un tableau noir, écrin pour la reine des lieux : la tasse.

Son pas hésite, je ne tarde pas à comprendre pourquoi. Considérant la température et le passage imminent de l'autobus, il tergiverse sur la façon de se rendre au boulot ce matin, oh ! juste un instant : évidemment c'est la solution du pire (de mon point de vue) qui s'impose, il se met à courir en direction de l'arrêt. Je suis forcé de monter à sa suite, le souffle court, ce qui complique la tâche de celui qui doit surtout ne pas se faire remarquer.

Ils me compliquent la vie, ceux qui m'ont lancé « par amitié » le défi de suivre ce type à la trace, sous prétexte que dans

mes livres je raconterais n'importe quoi, que mes personnages « relèvent de la pure projection » (je cite), à commencer par cet homme timoré aux amours difficiles (je résume) qui revient sans cesse dans ce que j'écris — pourtant quelques salauds réjouissants font contrepoids, il me semble… « Tu exagères l'importance des relations sentimentales, tes récits sont le calque de ta propre vie, de ton instabilité et de ton incapacité à t'imposer auprès de qui que ce soit. » Comment faire la part de la littérature, comment dissocier réalité et fiction quand, à propos de soi, l'on est mis en face d'une telle adéquation, et définitive ? Comme Isabelle fait partie du comité de salut, l'énoncé est bien documenté, donné sur le ton du théorème. Avec elle, j'étouffais, c'est vrai, et j'avais l'impression de vivre dans un scénario qui était d'elle — pas de moi ni de nous. De là à croire qu'il en a toujours été ainsi, il y a abus.

Isabelle et moi avons commis l'erreur de rester bons amis, comme le veut la formule, ce qui l'autorise à veiller sur mon bonheur, c'est-à-dire à commenter les intempéries de ma vie affective et l'écho qu'elle prétend en trouver dans mes livres : mes personnages me ressemblent et je le leur rends bien, bonne poire corvéable et éjectable à loisir. J'avais noté. « Les gens mènent des vies simples, sans passion. Si tu veux savoir ce qu'est l'humain contemporain, lis les conventions collectives et les statistiques démographiques. Les balises à l'intérieur desquelles on vit sont claires : on s'absente dix jours par année parce que telle est la banque de congés de maladie, on divorce après trois ans parce que la moyenne nationale dicte de le faire. Tes récits font penser au courrier du cœur, on n'y trouve que des personnalités instables et incapables de s'imposer. » La répétition fait ici office de preuve.

Je pourrais donner raison à Isabelle sur un point : elle met son exposé en pratique, mène une existence conforme aux canons statistiques. Si je poussais le jeu jusqu'au bout, c'est d'elle que je m'inspirerais pour créer un personnage féminin, ce serait facile de faire ressortir la stabilité avec laquelle il passe d'une relation à une autre. Mais je vois d'ici la colère

noire qui s'abattrait sur moi. Là où je donne dans l'instabilité chronique, elle fait preuve de constance dans la rupture. Édifiante logique. Voilà au nom de quels admirables principes sociologiques je file ce matin un inconnu pigé dans le peuple des fonctionnaires, être anonyme jugé par Isabelle en personne le plus représentatif de notre population.

Sur le terrain, caractère instable aime température instable, je suppose : j'aurais volontiers marché en décalage du sujet, peu importe la neige mouillée. J'aurais pu l'observer à loisir : son allure quand il croise les passants, son attitude face aux cyclistes qui ont envahi le trottoir et qui s'offusquent, particulièrement quand le temps maussade hausse leur sainteté à hauteur de martyre, que des piétons y circulent, sa manière de considérer le monde réel, de s'y insérer, de le laisser entrer en lui — ou de s'y montrer imperméable, ce dont je le soupçonne : il est si facile de croire le paysage urbain immuable.

À vrai dire, qu'attendre d'un homme qui, en marchant, porte un Thermos de café à ses lèvres ? S'il ne ralentit pas, si ses jambes ne s'accommodent pas à la succion de sa bouche sur le rebord du récipient, c'est l'éclaboussure garantie, la brûlure. Merci, mes amis, de me fournir pareil sujet tiré de la vie contemporaine. « Café et trottoir, un nouvel ethos », quel filon !

Si j'ai accepté cette pantomime, c'est que je rentre tout juste d'Afrique et que, là-bas, chaque mimique me semblait le prélude d'un roman, chaque visage m'invitait à entrer dans une histoire inconnue. Mais voilà, nous passions de réunion en réunion, sans avoir le temps de décanter quoi que ce soit, et les histoires sont restées en rade là-bas. J'ai eu le malheur d'en faire mention à ceux qui me demandaient sur quoi je travaillais, sur quoi je travaillais de neuf, « car tu ne te renouvelles guère », toujours ces relations sentimentales en décalque de ma vie, etc.

L'autobus donc. Je reste debout, un peu en retrait. Ce n'est peut-être pas plus mal : et s'il sortait un livre de la serviette qu'il a déposée sur ses cuisses ? J'en apprendrais sur lui. Tiens,

il se tâte de sa main libre. Un téléphone. Il répond. Une femme. Ça s'entend dans sa voix — à lui. Avec qui il converse comme si cela relevait de l'intérêt public. Première phrase : « Je suis dans l'autobus. » Puis : « Au coin de et de » — c'est moi qui agrémente le propos d'une référence à Bertrand Bergeron : on attend de moi un texte littéraire, non ? « Il tombe de la neige mouillée. » Les lois du hasard sont impénétrables : la température est identique dans le quartier de son interlocutrice. « Je te rappelle une fois au bureau. » Bon point pour mes amis : si le commun des mortels mène une existence sans passion, ils m'ont fourni un témoin exemplaire.

Il descend. Les bureaux n'ouvrent que dans une quinzaine de minutes. Je me rends compte que son visage ne tardera pas à s'effacer de ma mémoire si je ne le revois pas bientôt. (Stratégie à adopter si je tire une nouvelle de cette somptueuse aventure : ne pas lui donner de traits, ne pas parler du pardessus noir ni du café, sinon adieu l'exercice d'observation de l'être réel, je verserai à coup sûr dans le travers qu'on me reproche : oui, mes personnages résultent d'une opinion générale sur l'existence, oui j'accompagne les faits observés d'une opinion… préalable.)

Je tente ma chance : à l'ouverture du ministère au public, j'entre. Je passe d'un étage à l'autre sans encombre. Je me réjouis que la paranoïa usuelle ne soit pas de faction. Je l'aperçois enfin, platement au rez-de-chaussée, commentant le journal au téléphone, assigné à un service de permis, de l'autre côté d'une salle d'attente.

Je prends un numéro, la file est déjà longue, tout le monde n'a pas perdu son temps à errer dans l'édifice. Parfait pour moi : je peux l'observer en toute impunité, il suffit d'avoir le regard vague. Le monde réel a son poids. Assez étrangement, cette partie de l'exercice ne me déplaît pas : ça me change, je circule trop vite dans la vie.

Il répond beaucoup au téléphone. Deux fois, c'est lui qui passe un appel, à la même femme je suppose, pour lui rapporter *grosso modo* qu'il est au bureau. Je disparais avant que

ce soit mon tour, je préfère aller… dans un café coucher mes notes sur le papier avant de revenir me poster devant l'immeuble, un peu avant midi. Rien de spécial à signaler, sinon qu'il s'attable avec trois collègues — des hommes, une conversation sur le hockey — et qu'il boit du thé et non du café avec son dessert. Bien sûr deux appels : « Il y a de la choucroute au menu, je crois que je vais me laisser tenter », puis : « La choucroute est bonne, mais pas autant que la tienne. » J'opte pour le même plat, question de bien saisir mon sujet. Un peu plus et je lui demanderais de me prêter l'appareil : « Il mange bel et bien de la choucroute et vous fait compliment de la vôtre. Que demander de plus à la vie ? »

Ne pas m'impatienter, on me repérerait. J'ai l'air de quoi à écouter les conversations téléphoniques d'un inconnu, à le suivre, à prétendre en faire un personnage, et fidèlement ? Je préfère ma méthode, fût-elle pure projection… Je les laisse sortir, demande qu'on me réchauffe mon café. « Très bonne, la choucroute. » Je ne retourne à la salle d'attente qu'en fin d'après-midi, nouveau numéro, inatteignable, nouvelle attente, certain qu'on ne verra en moi qu'un « client » patient ou décérébré. Du coup, j'appartiens un peu plus au monde statistique. Démarche utile : notre homme offre à la femme d'aller voir un match de hockey. Je n'aurai pas perdu mon temps : le sport, voilà ce qu'on appelle de la réalité ! Il raccroche après lui avoir souhaité une bonne soirée et promis de la rappeler le lendemain matin : non, non, ce n'est pas grave, il ira seul. Ce qui n'est pas tout à fait exact puisque j'y serai.

* * *

Je ne suis pas allé à un match depuis des lustres. Surprise : il prend deux billets. On ne tarde pas à le rejoindre et à l'embrasser. Très bon pour le récit, ça. Normalement, je parlerais des vêtements de celle que j'appellerai « l'autre », le temps de lui trouver un prénom qui s'accorde à son manteau blanc et pelucheux (profitables pour l'écrivain, les vêtements). Dans mon carnet j'écris même « écourtichée » en sachant que je

l'enlèverai du récit — ce serait un jugement que condamnerait mon aréopage.

La partie est une succession de hors-jeu, d'accrochages, de poussaillage et de bousculades. Lui suit juste assez la partie pour être en mesure d'en faire une recension crédible quand il appelle la femme, profitant de ce que l'autre s'est levée, sans doute pour acheter bière et pop-corn « qui n'est pas aussi bon que le tien quand on regarde un film chez toi ».

Je les raccompagne chez elle, si j'ose dire. Elle habite à courte distance. Par fidélité au réel, je note qu'il ressort quarante minutes plus tard, n'affichant ni félicité ni désagrément. Au nom de l'objectivité qu'on me réclame, je ne présume en rien de ce qui s'est déroulé dans la maison. Le texte parlera de la couleur du temps — il ne tombe plus rien du ciel, la nuit sera froide. Statistiquement, il appartient à la frange de la population qui possède un téléphone cellulaire, assiste occasionnellement à un événement sportif, préfère le cinéma maison à une sortie en salle, circule à pied, en autobus ou en taxi plutôt que de rouler dans sa voiture pour aller au travail ou pour sortir.

Le lendemain matin, il va d'ailleurs au bureau à pied, boit du café pendant le trajet et passe un coup de fil à la femme du jour (le double sens de l'expression est troublant dans les circonstances) pour lui annoncer qu'il fait froid. Je le laisse à l'entrée du ministère, je n'entends pas fouiller le cas de la femme du soir (« l'autre ») : il en sera fait mention, point, sans détails vestimentaires ni prénom, simplement comme d'une « autre femme », dans l'écriture la plus neutre possible, voire fade. Mes commanditaires apprécieront, et j'aurai gagné une expérience nouvelle, feindre l'objectivité.

Il reste que l'inconnu ne l'est plus tout à fait. Aucun nom à classer dans ma mémoire, mais un visage qui s'est d'autant plus imprimé que j'ai renoncé au portrait, au transfert dans le récit, là où la réalité ressemble aux mots qui la désignent plutôt qu'à elle-même ; mais une capacité à passer de la choucroute au pop-corn ; mais une manière de circuler ; mais des mimiques, même pour l'autre femme : une manière de se

coller à lui, de porter un toast verre de carton ciré contre verre de carton ciré. J'en fais secrètement des noces, les noces de carton ciré.

Mon récit les laisse tous dans le présent, « Vingt-quatre heures dans la vie d'un homme moyen », sans avenir ni passé. Ce qui ne veut pas dire qu'ils en soient dépourvus : Isabelle, qui avait du mal à se contenir pendant l'épisode du hockey, explose une fois ma lecture terminée, convaincue que j'ai inventé l'infidélité de toutes pièces, pour faire l'intéressant, « parce que tu te rabats toujours sur les mêmes ressorts dramatiques », que la vie est beaucoup plus simple, que je n'ai jamais été capable du moindre soupçon d'objectivité. C'est à ce moment que nous comprenons que la femme à l'autre bout de la ligne, c'est elle, que l'inconnu ne l'était pas pour tout le monde, qu'il n'évoluait pas que dans le monde des statistiques, qu'elle s'est foutue de moi, qu'elle nous a tous roulés. Elle plaide : elle cherchait seulement à être dans le réel, à y être tangiblement grâce à la réification qu'un texte opère mystérieusement sur le réel. Le réveil est brutal : ce réel ne correspond pas à la réalité, du moins veut-elle s'en persuader.

Nous sortons ensemble et séparément car j'ai autre chose à faire que de les suivre dans leurs récriminations. Un texte à écrire.